

Matière et âme de conscience

Roland Benedikter

Jusqu'à il y a quelques années, ce n'était pas inusuel parmi des anthroposophes de concevoir l'évolution de l'âme de conscience comme une transcendance du matériel — et, par conséquent, de confronter matière et âme de conscience l'une à l'autre. En particulier, ceux qui prenaient une part idéaliste à l'anthroposophie (dont je fais partie) étaient attachés à cette conception.

On parlait du fait qu'avec les connaissances de la physique quantique — pénétrant après un long temps d'incubation dans la conscience de la culture générale — la matière serait enfin « comprise comme en dissolution » ; la nature objective-subjective de la particule quantique, laquelle, d'un côté, doit objectivement exister, mais en même temps être renvoyée à la conscience de l'observateur, pour apparaître et devenir réelle, semblait avoir abrogé le concept classique de matière et réduire finalement toute matière au sein d'un continuum d'être-conscience. En celui-ci l'esprit devrait inéluctablement se révéler en tant que principe premier, à la fois de nature objective et subjective dans sa structure. L'esprit pourrait ensuite être défini comme ce qui est commun, ce qui passe communément d'une dimension objective à celle subjective — ce qui relie les structures d'ordre du monde objectif avec celle de la conscience subjective, qui les rend en effet tous deux mutuellement dépendants. Et certes, non pas successifs au plan causal, mais simultanément synchrones : non pas *a posteriori*, mais *in actu*. La matière ne se révélerait donc pas, en définitive comme origine primordiale de l'esprit, comme le soutiennent des secteurs des sciences de la nature, parmi lesquels la recherche matérialiste sur le cerveau, mais bien plutôt le contraire, comme une sorte de retroussement externe « perméable », empreinte ou condensation de l'esprit qui reste toujours dépendante de lui et donc s'en rapportant à lui.

Des aspects de telles idées étaient déjà même conceptuellement étudiés par les physiciens quantiques (et d'une autre manière aussi par les théoriciens de la relativité). Ils menèrent quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels Erwin Schrödinger, Niels Bohr ou Carl Friedrich von Weisäcker (et d'une autre manière aussi Albert Einstein qui, à la différence de la plupart de ses collègues, ne ressentait aucune entrave à « parler de Dieu » (1)) aux spéculations métaphysiques, voire même mystiques, sur la nature spirituelle de l'être humain et à la mission décisive de la conscience individuelle du Je pour l'évolution de l'ensemble du Cosmos.

Aussi importantes qu'étaient et restent encore de telles idées, parce qu'elles peuvent conduire à l'élévation d'une culture « post-matérialiste », tout aussi fortement aujourd'hui il s'avère qu'à côté de cette façon de voir, une seconde, qui lui est complémentaire, est encore nécessaire pour débayer des reliquats spéculatifs et découvrir un juste milieu réaliste de la vue intuitive. Cette manière de voir consiste à ne pas opposer mutuellement matière et âme de conscience, mais à les considérer comme perméables l'une à l'autre : l'âme de conscience est justement l'aptitude à pénétrer la matière et à découvrir l'élément d'âme et d'esprit qu'elle recèle. L'âme de conscience consiste à percevoir l'idée dans la réalité — en-deçà de la spéculation, dans un penser perceptif pré-linguistique à partir de sa dimension volontaire, comme nous l'enseigne Rudolf Steiner. Cela pose assurément une reconnaissance préalable de la matière qui se considère elle-même comme *sui generis* au principe d'une réalité spirituelle. Avant tout : elle présuppose une conception de l'âme de conscience, qui part du fait qu'une légitimité ou une structure d'ordre interne de cette âme de conscience et la structure de la matière, se trouvent en relation mutuelle.

Mais cette dernière affirmation n'est-elle pas une contradiction ? Cela ne signifierait-il pas que l'âme de conscience, à certains égards, reflétait en elle la structure d'ordre matérielle, voire en effet, fût d'une certaine façon sa « continuation » ? Et si matière et âme de conscience ne représentent aucune opposition, mais à de multiples égards s'appartiennent en se fondant mutuellement, quand bien même aucunement sans conflit ni malentendu — qu'est-ce que cela signifierait alors pour un concept de l'esprit conforme à l'époque qui intégrerait en lui entièrement le paradoxe de la

constitution subjective-objective de la réalité ? Un tel concept de l'esprit pourrait-il jeter un pont entre sciences de l'extérieur et sciences de l'intérieur ?

I.

Même si elle est rendue à peine consciemment explicitée, c'est une conviction fondamentale qui imprègne la plupart d'entre nous : ce sont « les rapports », les conditions matérielles et causales, pratiques (et avec cela on veut presque toujours dire : les substantielles au sens le plus large), les interdépendances et processus, qui engendrent une réalité et une évolution — non pas le Je, l'âme ou bien même l'esprit. Le tragique, c'est que cela concerne effectivement le présent, jusque dans certaines de ses dimensions profondes, parce que ce présent a créé des rapports, vit au sein de ses rapports qui fonctionnent substantiellement jusqu'au sein de l'âme, se conçoit lui-même comme substantiel et, avec cela, refoule l'idéal en tant qu'une réalité située largement en dehors de son centre d'expérience des choses. Nous sommes si absorbés dans des choses matérielles que l'idéal, qui est présent sans résistance au sein même de ces choses, ne peut pas du tout nous accueillir.

Mais en même temps la plupart des contemporains portent en eux, d'une manière plus paradoxale que jamais, une seconde surface qui ne s'ouvre pas à ce qui est matériel, mais se laisse vivre dans l'idéal au sein de la réalité, quand bien même le plus souvent de façon diffuse et flottante. Cela se révèle plus ou moins nettement dans la sensation de douleur et de tristesse ou bien dans le tragique intérieur, de quelque chose d'énigmatique dans le Je. Sans cette « réalité double », la plupart d'entre nous ne pourraient plus du tout vivre dans un monde de plus en plus matérialiste et technoïde — en tout cas non sans souffrir démesurément. C'est la situation paradoxale d'une partie grandissante des hommes dans notre culture « post-industrielle » : quoiqu'ils vivent sans se faire remarquer, ils développent extérieurement une sorte de distance intérieure, au plan de leur sensibilité, vis-à-vis de la matière et du matérialisme. Connaissez-vous cela, qui consiste à vivre quotidiennement, certes « en participant au jeu », mais souvent à se trouver en même temps sur un second plan vis-à-vis de cette situation de crise à l'égard du matérialisme quotidien, tout en étant effectivement pleinement calme et indifférent à son égard ?

Certes, cela a à faire partiellement avec une tendance à la dissociation de l'esprit du temps, à une autoprotection de l'intériorité par une sorte de « légère » « schizophrénie au quotidien » dans une culture de technisation, de virtualisation et « désincorporation » oppressantes. Malgré tout, l'impulsion, qui crée cette distance, permet au regard individuel de s'adresser à d'autres dimensions, à savoir à une dimension où la volonté silencieuse habite dans les choses et vit avec elles, et selon moi c'est là aujourd'hui l'une des impulsions culturelles d'avenir. Car elle se met en devoir de surmonter les tendances dissolvantes et destructrices du post-moderne, elle porte en elle une énergie de reconstruction déjà « post-moderne ». Le « bonheur de s'en laver les mains » (Joseph Zoderer) est le silence de l'esprit intérieur dans les choses, et ce silence dans la perception qui cohabite dans les choses avec lui, porte quelque chose de révolutionnaire en soi.

II.

Mais avec tout cela le grand paradoxe est autre : c'est que cette impulsion ne vient pas seulement de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur, plus exactement : de la transformation générale, de la civilisation et de la culture du soi moderne. Nous avons aujourd'hui un double mouvement d'évolution post-matérialiste : un mouvement interne d'un ressentir modifié de la matière et du temps, qui correspond (pour le moins jusqu'à un certain degré) à un mouvement externe d'impulsions alternatives venant de la société civile. Mais avant tout, nous avons une évolution dans la conception scientifique du concept de matière, dont il résultera une modification de la conception du monde « médiane » existante dans des cultures européennes occidentales dans les dimensions plus profondes du 21^{ème} siècle.

Ce changement ne s'enracine pas — et c'est certainement, au premier coup d'œil, encore un autre paradoxe — dans les sciences sociales et de l'esprit, mais dans les sciences naturelles et dans le tournant fondamentale qui s'est accompli dans la matière et son concept depuis le 20^{ème} siècle, et dont les effets de plus en plus radicaux se poursuivent aujourd'hui. Ce tournant du concept de matière n'a pas encore été correctement reconnu comme facteur marquant, jusqu'à aujourd'hui, par la « culture » elle-même ; mais il agit déjà bien plus largement sur la transformation de nos couches de conscience, que nous pouvons probablement nous le figurer. Il opère sur les dimensions profondes de la conscience collective possiblement déjà beaucoup plus intensément que l'ensemble des services culturels et académiques généralement reconnus (théâtre, art, université...). Dans cette mesure, c'est bien un facteur culturel central du présent. Mais dans quelle mesure ?

Le post-matérialisme débuta en tant que germe d'une autre penser et une vaste intuition intellectuelle holistique du monde moderne, devant lesquels les choses (et la matière) deviennent transparentes, déjà avec la « révolution de l'atome » et l'approfondissement méditatif qui lui est lié des sciences de la nature dans le mystère de la matière dans la première moitié du 20^{ème} siècle. Cette « révolution atomique » apparaît, en rétrospective, comme l'une des lignes principales, non seulement des sciences de la nature, mais aussi de l'évolution spirituelle du temps moderne. Elle semble avoir fait mûrir de plus grandes conséquences que la plupart des mouvements idéologiques, politiques, philosophiques et religieux. Et elle porte peut-être plus vers l'évolution décrite par Rudolf Steiner de l'âme de conscience, vers une atmosphère culturelle générale, que beaucoup d'autres efforts dans ce sens. Pourquoi ?

Le concept de matière était au plus tard depuis « le temps axial » du 17^{ème} au 18^{ème} siècles (de la période qui précéda les Lumières à celle des Lumières) l'un des concepts centraux de soutènement pour le penser instrumental naissant en Occident. Il fut conçu en se rattachant aux courants philosophiques antiques, pour l'essentiel dans le domaine des sciences naturelles bourgeonnantes, et, du 18^{ème} au 19^{ème} siècle, il pénétra de plus en plus fortement et d'une manière complexe dans la philosophie et les sciences humaines, dans lesquelles il s'épuisa à vue d'œil en tant qu'idéologie immanente et intérêts dirigeant la cognition. Les caractéristiques de ce concept de matière étaient pour l'essentiel identiques à la signature de la compréhension du monde et de soi de la raison instrumentale des premiers « modernes » au total :

1. la matérialité est le dernier fondement de tout, ce qui est le cas ;
2. il existe une identité absolue de cette matérialité avec elle-même ;
3. s'ensuit une « consistance » et immutabilité de principe du monde comme propriété fondamentale ;
4. la causalité et un ensemble de lois mécaniques se répétant, telles sont ses manières de fonctionner ;
5. l'objectivité est la manière d'être « naturelle », c'est pourquoi toute activité cognitive se dirige de manière naturelle sur des « objets » ;
6. la forme chargée de sens d'une action se rapportant entre l'objectivité des objets et celle de l'observateur est une reconstruction causale et une représentation objective.

C'est à peu près dans cette interprétation que le concept de matière édifia, non seulement le fondement du développement du monde technique moderne de la première génération, mais aussi le noyau idéologique autour duquel la culture européenne occidentale du second tiers du 19^{ème} jusqu'au début du 21^{ème} siècle se met consciemment ou inconsciemment à tourner en orbite. Son estampage de conscient et d'inconscient atteignit une première culmination à la fin du 19^{ème} siècle. Maintenant, en ce début de 21^{ème} siècle s'esquisse une sorte de renaissance d'une nouvelle culmination, par exemple en rapport aux résultats de la recherche sur le cerveau. Entre deux, il y eut sans cesse des percées menant au-delà de cette compréhension.

Depuis la fin du 19^{ème} siècle, en tout cas, s'est présentée une vaste et constante révolution dans le noyau conceptuel de la matière, dont les conséquences ne sont pas encore correctement à portée de vue jusqu'aujourd'hui. Le concept de matière, qui valait jusque-là, fut radicalement remis en cause et subverti, moins par l'influence des sciences sociales et spirituelles, qui avaient à peine quelque chose à lui opposer en raison de la perte progressive de leur propre réalisme [spirituel], que, bien plus, par les progrès des sciences naturelles elles-mêmes. Les défrichages au début du 20^{ème} siècle, qui avant tout eurent lieu dans la physique quantique et expérimentale, conduisirent aussi, au-delà du « tournant scientifique », à un vaste défrichement culturel. Car avec les fondements du concept traditionnel de matière, ils concernèrent en même temps ceux du penser, de l'image du monde et de la culture du monde occidental européen.

Cette révolution continue aujourd'hui. Elle n'est pas encore parvenue à une « résolution », et certes non pas pour la raison qu'elle n'a pas encore pleinement et valablement pénétré la conscience de la culture. La physique quantique et la théorie de la relativité ont reconnu que la matière :

1. n'est ni consistante, ni immuable, mais consiste en aspects condensés de lumière et de vitesse qui sont en soi « fluides », inconsistants et discontinus ;
2. ne représente aucune forme universelle objective, mais exhibe une « tache aveugle », qu'elle produit dans une dépendance immédiate de la conscience de l'observateur ;
3. ne représente en elle-même aucune identité absolue, mais à partir du jeu d'interaction constamment renaissant entre sujet et objet ;

Ainsi le matérialisme fut-il retourné de fond en comble et « placé cul par dessus tête ». Une sorte de « devenir transparent » de la matière débuta qui aujourd'hui, peu à peu commence à entrer dans le stade d'une forme de culture. (2)

L'interprétation matérialiste des phénomènes extérieurs et leur devenir transparent simultanément ont avancé depuis le début du 20^{ème} siècle, main dans la main. Ils remirent — et remettent encore — en question l'image du monde des premiers modernes. Les penseurs importants des sciences naturelles, comme Heisenberg, Bohr, Schrödinger et d'autres, firent voir dans leurs conclusions une « spiritualisation » (3), pour l'interprétation des phénomènes découverts par eux, et certes dans le sens d'une « duplication unitaire » du monde en un unique continuum de dimension matérielle et conditionnée par la matière, dans lesquels en même temps nous devons nous mouvoir à l'avenir. Les essais actuels de la physique expérimentale « post-moderne », comme ceux de Anton Zeilinger ou Arthur Zajonc, poursuivent ces tendances. (4)

Un objectif du post-matérialisme de la société civile dans les années à venir devrait être de transposer ce mouvement cognitif dans la philosophie et dans la science de l'esprit — et de l'amener ainsi à une plus large conscience culturelle. Même si cela serait bien dans son esprit, pourtant, cela ne s'est pas encore produit. Ni la société civile, ni les soi-disant « sciences spirituelles » académiques n'accordent une attention nécessaire à ce tournant fondamental déjà entamé du concept de matière comme aussi à son importance au plan de la conscience et de la vie universelles. C'est précisément la raison pour laquelle ni cette société civile ni ces sciences ne sont encore post-matérialistes — beaucoup moins en tout cas que les sciences qui sont opérantes à la hauteur de l'époque actuelle.

III.

Mais il y eut aussi, dans la vie culturelle avant-gardiste des 20^{ème} et 21^{ème} siècles des précurseurs qui ont reconnu l'importance dans les années à venir de la matière et de ses transformations pour l'édification d'une attitude vis-à-vis du monde rééquilibrées, plus naturellement subjective-objective ou bien « matérialiste-spiritualiste ». Il y a de cela une série de témoignages. Ainsi, outre Rudolf Steiner, par exemple l'impressionniste française de la première heure Mirra Alfassa, une

contemporaine des physiciens cités plus haut de la « Révolution atomique » du 20^{ème} siècle et compagne par la suite de l'indou, révolutionnaire social et philosophe, Aurobindo :

« Où est la réalité ? Où donc ? Où est la vie réelle, la vraie vie ? J'étais encore enfant lorsqu'on me dit que tout était composé d'atomes (ainsi s'est-on exprimé alors). On me dit : « Vois-tu cette table ? Tu crois que c'est une table, solide, en bois, mais il y a des atomes en mouvement. » Je me rappelle, lors de la première fois où l'on me déclara cela, il se déclencha comme une révolution dans ma tête, suivie d'un sentiment d'irréalité complète de tous les phénomènes. Mais soudain, je dis : « Mais s'il en est ainsi, alors rien n'est vrai ! »... Ici commença la chasse aux phénomènes illusoire... Une remise en cause fondamentale de tout — mais d'une manière ni métaphysique, ni mystique, mais à pleine main, solide et matérielle. Quelle est la réalité matérielle de la Terre ? La vraie Terre ?

Qu'est-ce qui est vrai ? L'atome, la table ou bien... Ou bien peut-être tout est vrai, l'atome, la table... Une nouvelle manière de voir intuitivement était nécessaire. Nous devons découvrir la manière nouvelle Nous devons... regarder exactement. Mais quelle genre de manière nouvelle ? Cela nous ne le savons pas encore. Peut-être la découvrirons-nous en avançant... Et ce qui concerne nos atomes, nous devons d'abord le découvrir pour savoir s'ils ne sont pas le masque d'autre chose, qui dissimule encore autre chose — mais où est donc la chose ?... Réellement, nous ne savons ni où les phénomènes débutent ni ce que sont les phénomènes... » (5)

Et en un autre endroit sur la transgression du penser habituel par l'expérience de la « transparence » de la matière pour la conscience « contemplative » :

« La conscience de la vérité dans les profondeurs de la matière... La conscience dans ses mains, la conscience matérielle, la conscience de la matière corporelle produit [en réalité] tout le travail... [Si l'on est] parfaitement calme et transparent, alors on pénètre la matière tout aussi directement par la jungle philosophique, comme l'oiseau sibérien se meut tout droit vers sa lagune exotique, et sans avoir jamais auparavant parcouru la distance — car ses ailes la connaissent très bien... L'instant vient où nous sommes tout simplement confrontés à la matière, à un savoir dans la matière, à une conscience dans la matière, qui conduit tout aussi bien à une philosophie qu'elle peut faire naître un petit oiseau ou un tremblement de terre, avec une précision de l'ordre de la seconde et une intelligence surclassant tout notre génie. C'est la conscience de la vérité... Dans le sein de la matière tremble un ouragan de lumière et quelques autres chants encore inconnus qui, pour toujours, nous consoleront de notre travail de galérien du mental... Nous nous trouvons dans le grand séisme de conscience dans la matière... » (6)

De cet ébranlement fondamental par « l'autre » attouchement avec la matière, par l'attouchement, à savoir, au moyen de l'âme qui consciemment s'unit à elle, surgit ensuite un discernement central pour le présent et les années à venir, dont nous sommes tous appelés à être les porteurs, comme nous pouvons nous-mêmes le pressentir le plus instamment :

« Il n'y a rien à découvrir en dehors de nous mêmes ! Il n'y a aucune superpuissance en dehors de nous-mêmes, aucune énergie nouvelle que celle intérieure ! C'est exactement cela qui par la Terre à présent a été martelé dans la tête — ce quelque chose, qui a été projeté, cette énergie qui nous pousse et continuera de nous pousser de sorte que nous découvririons le mystère réel de la matière... [Car] le mystère du monde à venir ne se fourre dans aucune idée..., il s'accomplit dans les profondeurs des corps, en chaque nœud de vie et de mort, où naquit le premier balbutiement de vie dans la matière — dans les cellules du corps, à la frontière entre biologie et prière. Là il n'y a aucun mystère à comprendre, mais il y a à résister à l'épreuve du feu, car pour la matière la compréhension ne signifie pas savoir, mais pouvoir. Cette énergie se trouve exactement au point d'attouchement étroit de la vie et de la mort... C'est une nouvelle métamorphose, plus difficile que

celle de la chenille. La métamorphose vers la prochaine ère. Découvrir le mystère, signifie de pouvoir. » (7)

Pouvoir quoi ? Une certaine façon de toucher la matière. Ce pouvoir, qui est en même temps une nouvelle sorte de cognition volontaire pratique, devient, au 21^{ème} siècle, une nécessité immédiate, à vivre non seulement au plan de l'âme, mais aussi au plan physique, pour la réalité du devenir humain.

L'objectif pour les années à venir, serait en conséquence l'édification d'un post- ou trans-matérialisme en tant que pouvoir de l'attouchement : un matérialisme spirituel, une manière spirituelle « de toucher la matière ». L'âme de conscience c'est, à cet égard — comme nous avons déjà insisté à d'autres endroits — rien d'autre que de se former progressivement, aussi bien pour soi individuellement qu'en tant que large aptitude culturelle à acquérir, la capacité de restaurer la transparence de la matière au plan idéal et de revenir activement à elle — ce n'est pas l'abandon de la matière ou bien l'opposition à elle. (8)

IV.

Nous avons dit que la transformation post-matérialiste de la matière dans ses couches profondes a à peine eu lieu jusqu'à présent dans les sciences de l'esprit et celles du social — là, pour ainsi dire, sinon pas du tout ou alors seulement avec hésitation — mais dans les sciences naturelles, trop souvent et à tort décrite comme « matérialiste » et technoïde. Avec cela surgit aujourd'hui, à vrai dire, une « éthérisation » de la matière en tant que phénomène général de civilisation, qui à la vérité n'en est pareillement qu'à ses débuts. Il se révèle ici cette « profonde ambivalence » de tous les phénomènes du 21^{ème} siècle, dont il était souvent question. « *Matière énergétique* » (9) n'est pas le titre fortuit d'un des recueils de poésies de Licio Gellis, le « montreur de marionnettes » (*il burattinaio*) et ancien président de la loge italienne P2, l'une des personnalités les plus ambivalentes et, précisément à cause de cela, si symptomatique du présent. (10) Gelis relia sa franc-maçonnerie au plus haut degré avec des intérêts politiques les plus vils et participa à la planification d'une révolution en Italie, qui poursuivait l'objectif de placer une « élite spirituelle » à la place de la démocratie. C'est pourquoi, Gelis passe, au moins en Italie, pour exemplaire, d'une certaine manière, pour la réalisation de l'esprit du 20^{ème} et du 21^{ème} siècles dans la matière, du post-matérialisme dans le matérialisme, et pour le tragique et la comédie qui en résultent ; exemplaire, pour le moins jusqu'à un certain degré, de la manière dont la matière à vue d'œil s'empêtre dans l'esprit.

Dans le monde européen occidental, avant tout dans le monde intellectuel, règne pourtant jusqu'à aujourd'hui une intériorisation inconsciente si forte des représentations du penser et d'image du monde matérialistes, qu'il semble à peine possible, dans le meilleur des cas, de se représenter ne serait-ce que quelque chose comme le post-matérialisme. Cela vaut d'une manière paradoxale pour les sciences de l'esprit, et donc pour ces sciences qui se tiennent pour les plus « spirituelles » et les plus « culturelles ». L'unité matière, énergie, idée, n'y est pas encore devenu un thème — alors qu'elle émerge de la réalité des sciences naturelles, en s'imposant de plus en plus forte et impérieuse. Tandis que les sciences naturelles, pour le moins dans leurs formes expérimentales avant-gardistes, ont déjà réalisé un pas plus loin et s'appêtent, au travers de la matière, à aller plus loin que le matérialisme, une professeure de sociologie et de politologie m'écrivit, typique pour les actuelles sciences de l'esprit et du social (dont je ne mentionnerais pas le nom ici car elle n'a rien à faire ici dans le sujet), dans le cadre de nos discussions sur un concept de la nature possiblement post-matérialiste pour le 21^{ème} siècle : « Eh bien, que signifie un concept de la nature post-matérialiste pour la science ? Quelle science ? L'actuelle ? Et qu'est-ce qui est censé être post-matérialiste, sans corps ? Bref, je ne comprends pas votre question. »

Effectivement : on ne comprend pas la question aujourd'hui dans les sciences institutionnalisées de l'esprit et du social, aujourd'hui. Et c'est un problème central. Ce ne sont pas les réponses qui sont le problème. Mais le problème est aujourd'hui le fait concret que la question d'un espace cognitif possible de l'âme de conscience elle-même ne peut manifestement pas encore être conçu, principalement par les sciences académiques — en tout cas pas dans les soi-disant sciences de l'esprits et du social aux contours traditionnels, lesquelles, à côté de nombreux acquis positifs, traversent une phase de décadence profonde, d'engourdissement et de « dessèchement ». Tandis que la matière se neutralise dans sa compacité et son opacité, dans ces sciences c'est l'esprit qui se neutralise aujourd'hui. **(11)** Une concomitance fortuite ? Peut-être que c'est seulement l'esprit « transcendant » qui se neutralise, pour créer un espace pour découvrir l'esprit lui-même dans la matière...

V.

Voici déjà des décennies, l'un des pères des sciences modernes de la nature, Primo Levi, écrivait prophétiquement :

« L'heure de la convention avec la matière était venue, la grande contradictoire de l'esprit... La matière avec sa passivité impavide, vieille comme le tout, infiniment riche en illusions, durable et subtile comme le Sphinx... La dignité de l'être humain, conquis de haute lutte pendant des centaines de siècles de tentatives, d'erreurs, avait consisté à se rendre maître de la matière... Car vaincre la matière, cela veut dire comprendre la matière ; et comprendre la matière c'est nécessaire pour comprendre l'univers et nous-mêmes. » **(12)**

Il résulte de ce qui précède que cela est juste dans un sens, mais c'est aussi faux d'une certaine façon. Il s'agit de l'ambivalence typique de la science des premiers modernes, qui faisait irruption, mais qui ne pouvait pas voir encore l'unité fondamentale entre matière et esprit, qui commence à se manifester à nous aujourd'hui à la lumière de l'âme de conscience. Pour nous aujourd'hui, il doit s'agir, au contraire de Levi, de faire un pas supplémentaire au-delà de la dichotomie, comme la dialectique, qui caractérisa la science moderne comme forme de conscience. Il doit s'agir pour nous de découvrir la conscience, l'esprit dans la matière.

Exemplaire, pour une telle compréhension, c'est que c'est seulement au-delà de la dichotomie et des polarités que peuvent se trouver les fondements d'une culture post-moderne, c'est ce qu'écrivit une élève de Mirra Alfassa, le poète et philosophe français Satprem :

« Je crois que l'une des plus grandes difficultés pour comprendre la chose surgit d'une simplification arbitraire qui place l'esprit d'un côté et la matière de l'autre. Sur la base de ce non-sens on ne comprend principalement rien. Là est l'esprit, ici est la matière, voilà qui est très commode. Si l'on n'appartient pas à l'esprit, alors c'est qu'on appartient à la matière ; si l'on n'appartient pas à la matière, alors c'est qu'on est dans l'esprit.

Mais que voulez-vous dire par esprit et matière ? Il y a une multiplicité illimitée de choses, une échelle à degrés qui ne finit jamais. L'univers est presque une multiplicité illimitée de mondes et de plans de conscience. Où donc finit, dans cette échelle à degrés la subtilité croissante de votre matière, et où commence donc votre esprit... Je vous le dis ; libérez l'esprit de la matière ! À cause de ce non-sens, on ne comprend plus rien ! Mais cela n'a rien à faire avec le monde comme il est réellement.

Mais c'est peut-être en cela qu'est utile le « détour scientifique » ; pour remettre notre nez dans la matière et nous forcer ainsi à achopper dans notre propre mystère, au lieu de disparaître dans le soi-disant ciel de l'esprit, qui n'a encore jamais rien sauvé. » **(13)**.

Cela signifie-t-il : les science naturelles aident justement la sculpture du présent, avec leur pénétration dans les dimensions intérieures de la matière, à retrouver le spirituel — « par un détour scientifique » ? L'âme de conscience serait-elle ainsi une unité ambivalente du Je avec la matière, qui ne se manifeste essentiellement qu'au travers de l'alternance des deux dimensions ? Ce fut probablement l'expérience fondamentale vécue par des pionniers de la science comme Schrödinger ou Bohr, ce que Rudolf Steiner constata (il était à mes yeux sous ce rapport empirique !) et Anton Zeilinger confirme : lorsqu'on pénètre réellement dans la matière, on trouve l'esprit. Car la matière ne peut rien révéler d'autre en définitive que l'esprit. **(14)** Cela signifie précisément que le matérialiste, qui suit réellement et conséquemment son chemin dans le mystère de la matière, doit d'une certaine façon parvenir à l'esprit :

« C'est carrément... devenu forcément nécessaire pour une âme matérialiste..., d'avancer et de pousser toujours plus loin, en quête de la réelle réalité de la matière et de l'esprit... Mirra Alfassa était trop matérialiste, pour ne pas aimer encore autant la matière que les scientifiques, et la vouloir plus belle que toutes leurs équations de théorie quantique. » **(15)**

VI

Quel bilan ? Un motif central de la première décennie du 21^{ème} siècle à partir d'une vision naturelle du scientifique pourrait être : de la « révolution de l'atome » au « matérialisme spirituel » et à l'irruption vers une conception conforme à l'esprit de la matière — à la transparisation de la matière. En cela reposerait la poursuite logique d'un développement scientifique qui a commencé au 20^{ème} siècle. Le poste-matérialisme en est la continuation « logique » et « l'élargissement » civilisateur — sous une forme culturelle et philosophique. L'âme de conscience est l'aptitude intérieure qui est nécessaire à cela — et qui commence d'une large manière à germer et certes non pas en dépit, mais peut-être précisément à cause du matérialisme débordant de ses digues. Qu'est-ce qui se présente de ce fait ?

La révolution de l'intuition intellectuelle de la matière au 20^{ème} siècle et les conceptions intégrales commençant depuis le début du 21^{ème} **(16)**, ouvrent une voie vers un approfondissement épistémologique (à présent urgent et nécessaire) de l'impulsion néo-essentialiste des courants de conception du monde comme l'anthroposophie. D'un autre côté ce sont, comme il est à prévoir, le premier degré vers une sorte de « matérialisme spirituel » en tant que consensus central, possiblement philosophique, pour les années à venir, dans lequel peuvent se rencontrer la nature et les sciences de l'esprit. Tous deux ne sont pas, pour le souligner une fois encore, post-matérialistes, parce qu'ils conçoivent la matière autrement, plus profondément, sans la mépriser, la mésestimer, la renier ou renoncer. Ils participent tout autant au matérialisme, qu'ils le transgressent.

Que signifie cela ? Tous les courants réellement spirituels découvrent aujourd'hui la matière à nouveau — et certes en se rattachant le plus souvent aux sciences naturelles. Esprit et matière commencent à ne plus être des objets pétrifiés. À partir de l'évolution même de la science prend naissance un post-matérialisme. À partir de la connaissance pratique de la « fin de l'ancienne matière » et de la post-mécanique **(17)**, peut progressivement résulter dans les années à venir une époque « post-matérialiste » avec des concepts et des manières de voir métamorphosés.

Ainsi voyons-nous, par exemple, la biologie de l'évolution jeter un pan de ses théories largement par-dessus bord (le soi-disant dogme de la génétique comme la « théorie synthétique de l'évolution ») et regarder de nouveau plutôt la chose elle-même. Et c'est alors d'un coup que l'évolution autonome devient intéressante, en tant que tendance évolutive plus déterminante, ce qui, selon la théorie, était resté tabou pendant des dizaines d'années. Car celle-ci n'autorisait pas quelque chose comme une évolution supérieure. Ou bien la levée du dogme génétique permet de

penser tout d'un coup l'organisme comme une totalité concrète. Bref : nous rencontrons aujourd'hui dans la biologie de l'évolution, la manière dont peu à peu se dissolvent des dogmes dirigés par la théorie — au moyen d'observations effectivement réalisées sur la matière ; esprit et matière ne peuvent se rencontrer que dans la perception.

Pour moi, dans cette thématique fascinante, la perception est décisive, non pas dans sa forme reliée au sens corporel, qui mène d'abord à la mise en confrontation, mais une perception dans laquelle participe l'homme entier en pensant, sentant et voulant, dans laquelle il est présent *in actu*, en tant que Je conscient, et une perception qui opère en métamorphosant sans cesse à la fois soi et monde, et a donc des conséquences. Je ne veux pas dire que c'est « devenir transparent ». En effet, cette perception se dirige dans deux directions : la matière devient transparente pour l'esprit et l'esprit devient concret dans son essence. Dans cette mesure, l'être humain percevant devient membre reliant matière et esprit.

Qu'est-ce que signifie tout cela dans un sens plus restreint pour les sciences culturelles actuelles, comme nous les connaissons jusqu'à présent ? Jusqu'à présent, les conséquences des cognitions des sciences des modernes de la nature qui ont ouvert de nouveaux horizons, n'ont pas été tirées dans les sciences de la culture. Les sciences culturelles académiques, sans approfondissement ni emprunt de l'impulsion scientifique post-matérialiste, vivent toujours en dehors des récentes conquêtes de la physique, de la chimie et aussi de la biologie. Tandis que ces sciences (d'une manière et avec une rapidité différentes) se sont portées au-delà de plusieurs seuils, manifestement ce n'est pas encore jusqu'à pénétrer les sciences culturelles institutionnalisées. Au contraire : les concepts (de celles-ci, *ndt*) implicites de l'individualisme (égoïsme, qui pour la totalité doit être bon) et de liberté (néolibéralisme), représentent en attendant des tendances régressives, qui remontent avant le début du 21^{ème} siècle.

Si c'est par contre le but de l'impulsion post-matérialiste de reconnaître, comme Goethe, que dans la réalité tous les faits sont déjà théorie — que toute matière manifeste déjà l'esprit (18), alors il est certain, à partir de la vision actuelle, que le chemin est encore long depuis l'état actuel du « *mainstream* [« courant dominant », en anglais dans le texte, *ndt*] des sciences de la culture jusqu'au goethéanisme, en tant qu'attitude de conscience reconnue d'une « âme de conscience percevant avec la volonté » (Rudolf Steiner) dans notre culture. Là-dessus aucune illusion n'est possible ; celui qui s'y abandonne ne fait que rechuter dans cet idéalisme, ancien et spéculatif, qu'il doit justement surmonter, plus exactement : qu'il vaut de produire au plan volontaire et dans l'unité immédiate de l'action et de la conscience en tant qu'événement à réaliser.

Mais qui sait, peut-être que la métamorphose a déjà commencé dans les sciences actuelles de la culture sous le seuil. Peut-être qu'une transformation post-matérialiste rampante est déjà en train de s'accomplir aujourd'hui — et « fait rouler ses premiers grains blancs » (William S. Burroughs) — dans les sciences culturelles, tandis que l'ancien matérialisme répand aujourd'hui ses ultimes grains noirs. Laissons discourir tranquillement les « pragmatiques » et les « réalistes » et diffuser jusqu'au dégoût leur cynisme bien connu : il y a l'idéalisme des sciences de la culture, quand bien même encore que rarement dans les universités « normales », mais il est peut être plus énergique aujourd'hui, parce que plus volontairement conçu que dans les années passées.

Eh bien, parce que cet idéalisme aujourd'hui vit déjà si profondément dans la volonté, pour devenir âme de conscience, plus profondément qu'au début du 21^{ème} siècle, où il s'y était énergiquement efforcé, probablement qu'il avait rêvé (19), il a encore des difficultés actuellement à devenir conscient de lui-même. Mais avant tout, il a des difficultés à scientifiquement définir et à propager ses propres contours. Y contribuer, cela représente une tâche importante pour les années à venir. Ralf Gleide a formulé cela dans une conférence : « Tout comme le penser doit être activé, être compris en tant qu'activité, la volonté doit être « passivée », c'est-à-dire qu'elle doit devenir percevante. C'est exactement en cela que repose, selon moi, la chance d'un penser culturel et de

science de l'esprit de s'attacher à l'empirie des « choses réelles ». Et peut-être que cela mènera finalement à une réhabilitation scientifique inattendue et inespérée de l'esprit dans la matière — d'une manière et d'un côté, dont un matérialisme cru, régnant — encore et toujours sur la plupart des plans culturels ouverts au public —, se serait bien le moins attendu à cela.

Sozial Impulse — Rundbrief Dreigliederung des Sozialen Organismus 22/3 septembre 2011.

(Traduction Daniel Kmiecik)

DDDr. Roland Benedikter, né en 1965, professeur de sociologie de la culture à l'Université de Californie Santa Barbara et scientifique invité au forum pour l'Europe contemporaine de l'Université Stanford. Contact : rben@stanford.edu.

Notes :

(1) « Je veux comprendre comment Dieu a créé ce monde. Mais cela ne m'intéresse pas de comprendre tel ou tel phénomène en détail. Je veux pénétrer dans le penser propre de Dieu, dans ses idées fondamentales. Ce qui concerne le reste, ce ne sont que des détails. » Albert Einstein, cité par M. Kaku : *Hyperspace*. Oxford University Press USA 1994, p.19.

(2) Voir à ce sujet J. D. Barrow, *Théories pour tous. Les essais philosophiques de la physique moderne*. Spectrum Verlag, Berlin 1992; J. D. Barrow, *La nature de la nature. Savoir aux frontières de l'espace et du temps.*, Rowohlt Verlag Berlin 1996 ; K. Wilber, *Questionnements quantiques*, Boulder 2001 ; A. Zeilinger et al., *Information quantique. Une introduction au concept théorique et à l'expérimentation de base*, Springer Verlag, Heidelberg 2001 ; A. Zeilinger et al., *Quantum : dit et non-dit. De Bell à l'information quantique*, Springer Verlag, Heidelberg 2002.

(3) J. D. Barrow, *Théories pour tous. Les essais philosophiques de la physique moderne*. Spectrum Verlag, Berlin 1992; J. D. Barrow, *La nature de la nature. Savoir aux frontières de l'espace et du temps.*, Rowohlt Verlag Berlin 1996 ; mais aussi la travail mené en collaboration d'un groupe de physiciens expérimentateurs, entre autres, Anton Zeilinger, et Arthur Zajonc, avec le Dalaï Lama pour l'exploration de l'essence de la matière. Voir à ce sujet Geo, numéro de janvier 1999, « *Qui nous explique le monde ?* » *La science et la mystique se rapprochent : un reportage sur la septième conférence sur L'esprit et la vie : questions épistémologiques dans la physique quantique et les sciences contemplatives orientales* ». Invité par l'Institut pour la physique expérimentale de l'Université d'Innsbruck, en coopération avec l'Institut de l'esprit et de la vie. Innsbruck, Autriche, 15 au 22 juin 1998.

(4) Voir à ce propos les travaux de Anton Zeilinger, à l'endroit cité précédemment, et aussi sa page d'accueil actuelle : www.quantum.univie.ac.at/zeilinger/.

(5) Satprem, *Mère ou le matérialisme divin*, Gladenbach 1992, pp.45-48.

(6) Satprem, à l'endroit cité précédemment, p.25 et suiv..

(7) Satprem, à l'endroit cité précédemment, pp.13 & 14.

(8) Martin Basfeld — physicien et professeur Waldorf, chargé de cours., a rédigé à ce propos plusieurs ouvrages. « *Connaissance de l'esprit dans la matière. 'origine du développement de la physique et « Chaleur : matière archétype et corps du Je* » (tous deux à Verlag Geistesleben — édition Hardenberg, 1992 et 1998 réciproquement). Dans le dernier, se confronte de manière intensive avec C.F. von Weizsäcker.

(9) Casa del libro di Pistoia, 1982.

(10) Voir à ce sujet mes exposés dans R. Benedikter (édit.), Série de philosophie italienne pour le 21^{ème} siècle, vol.2 : philosophie politique italienne pour le 21^{ème} siècle, Stuttgart (en préparation).

(11) Voir Roland Benedikter : « La suppression de l'esprit ». Les sciences culturelles institutionnelles disparaissent — qu'est-ce qui surgit à leur place ? dans *Das Goetheanum*, 84^{ème} année, N°10/2005, 04.03.2005, Bâle, pp.1-4.

(12) P. Levi, *Le système périodique*, cité par S. Cerrato, *la matière condensée*, CUEN Naples 1994, p.1 traduction de l'italien par R.B.

(13) Satprem, à l'endroit cité précédemment, pp.73 & 74.

(14) Voir à ce propos la citation de Schrödinger chez K. Wilber : *Questionnements quantiques*, Boulder 2001 et aussi A. Zeilinger et al., *Quantum : dit et non-dit. De Bell à l'information quantique*, Springer Verlag, Heidelberg 2002.

(15) Satprem, à l'endroit cité précédemment, *ebda*.

(16) Voir à ce sujet : J. D. Barrow, *Théories pour tous. Les essais philosophiques de la physique moderne*. Spectrum Verlag, Berlin 1992; J. D. Barrow, *La nature de la nature. Savoir aux frontières de l'espace et du temps.*, Rowohlt Verlag Berlin 1996 ; K. Wilber, *Questionnements quantiques*, Boulder 2001 ; K. Wilber, *Le spectre de la conscience*, Rowohlt Verlag, Berlin 1991 ; A. Zeilinger et al., *Information quantique. Une introduction au concept théorique et à l'expérimentation de base*, Springer Verlag, Heidelberg 2001 ; A. Zeilinger et al., *Quantum : dit et non-dit. De Bell à l'information quantique*, Springer Verlag, Heidelberg 2002 ; W. Schmundt : *Deux problèmes fondamentaux du 20^{ème} siècle La matière et son origine. L'organisme social et son état maladif*. Argental 1988.

(17) Voir à ce sujet les contributions de Zygmunt Bauman et Karlheinz Brodbeck chez : R. Benedikter : *Post-matérialisme, Vol. 1, Introduction au penser post-matérialiste*. Vienne 2001.

(18) Voir les déclarations du chercheur Sir James Jeans ainsi que Sir Edward Eddington dans K. Wilber : *Questionnements quantiques*, Boulder 2001 ; redonné par Yogananda, *Autobiographie d'un Yogi*, Berne Munich, Vienne 1997, entre autres aux pages 342 et suiv..

(19) Voir à ce sujet l'exposition de base dans mon essai *Le jugement de Rudolf Steiner par Julius Evola. Une indication sur l'incompatibilité entre fascisme et anthroposophie*, dans L. Ravagli (Edit.), *annale d'anthroposophie critique* 2001, Trithemius Verlag, Munich 2001, pp. 166-193.